

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*The Chatham School Affair*

ÉDITEUR ORIGINAL

Bantam Books

© Thomas H. Cook, 1996

ISBN original : 0-553-57193-1

ISBN 978-2-7578-2055-1

(ISBN 978-2-02-104786-8)

© Éditions du Seuil, pour la traduction française, 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mon père avait une phrase préférée. Il l'avait empruntée à Milton, et aimait la citer aux garçons de Chatham School. Planté devant eux le jour de la rentrée des classes, les mains bien enfoncées dans les poches de son pantalon, il ménageait un silence, leur faisant face, l'air grave. « Prenez garde à vos actes, déclamait-il alors, car le mal contre lui-même se retourne. » Il ne pouvait imaginer à quel point la suite des événements le contredirait, ni à quel point j'en aurais éminemment conscience.

Parfois, en ces tristes journées d'hiver si fréquentes en Nouvelle-Angleterre où le vent malmène autant les arbres que les arbustes, où la pluie tambourine contre les toits et les vitres, je me sens de nouveau happé par l'univers de mon père, par ma jeunesse, par la petite ville qu'il aimait tant et où je vis toujours. Je regarde par la fenêtre de mon bureau et revois la grand-rue de Chatham telle qu'elle était alors : une poignée de petits commerces, un cortège fantomatique d'automobiles aux phares montés sur des pare-chocs inclinés. Dans mon esprit, les morts retrouvent la vie, reprennent leur enveloppe charnelle. Je vois Mme Albertson livrer son panier de palourdes au marché Kessler, M. Lawrence faire des embardées avec le scooter des neiges qu'il a

construit de ses propres mains, des skis à l'avant, deux parties des chenilles d'un tank de la Première Guerre mondiale à l'arrière, le tout accroché au châssis cabossé d'un vieux roadster. En passant, il me fait signe, agitant sa main gantée dans l'air intemporel.

Me présentant une nouvelle fois sur le seuil de mon passé, je retrouve mes quinze ans, tous mes cheveux et une peau dépourvue de taches de vieillesse, le ciel loin de moi et l'enfer de mes préoccupations. Je pressens même que, par essence, la vie a du bon.

Puis, de but en blanc, je repense à elle. Pas à la jeune femme que j'ai connue il y a si longtemps, mais à la petite fille qui contemple au loin la mer d'un bleu étincelant, son père, à côté d'elle, lui disant ce que tous les pères disent depuis toujours à leurs enfants : que l'avenir leur tend les bras, que c'est un pré d'herbe tendre qui n'abrite aucune sombre forêt. Je la revois dans son cottage, ce jour-là, je réentends sa voix, ses paroles tintent encore à mon oreille, distantes clochettes, porteuses de la foi qu'elle eut brièvement en la vie. *Ne te prive pas, Henry. Il y en a pour tout le monde.*

À l'époque, l'église congrégationaliste se dressait à l'entrée est de Chatham, d'un blanc immaculé hormis sa haute et sinistre flèche. Un arrêt d'autocar se trouvait à l'angle sud de l'édifice, marqué par un poteau blanc où les cars venant de Boston chargeaient et déposaient les passagers qui, pour une raison ou une autre, ne voulaient pas prendre le train.

En cet après-midi d'août 1926, alors que j'étais assis sur les marches de l'église, lisant un ouvrage d'histoire militaire, ma passion du moment, le car s'arrêta à quelques mètres de moi. De cette distance, je vis s'ouvrir ses portes dont les charnières métalliques

grincèrent dans la chaleur de cette fin de journée. Une grosse dame accompagnée de deux enfants descendirent les premiers, suivis d'un homme âgé qui fumait la pipe et arborait une casquette de capitaine bleu marine, le genre « vieux loup de mer » qu'on voyait souvent au cap Cod en ce temps-là. Puis il y eut un moment de flottement durant lequel personne n'émergea de l'intérieur obscur du car, si bien que je m'attendais à ce qu'il redémarre, tourne à gauche et parte en direction de la ville voisine d'Orleans, traînant dans son sillage un ruban de poussière comme un vieux boa de plumes.

Mais l'autocar, dont le moteur tournait au ralenti, demeura à l'arrêt contre le bord du trottoir. Je me demandais pourquoi il ne repartait pas, quand je vis quelqu'un se lever d'une place du fond. Une femme. Elle s'avança doucement, délicatement, dans l'allée centrale, sa silhouette à contre-jour. Arrivée à hauteur de la porte, elle s'arrêta, leva le bras, sa main s'immobilisant en l'air sans se poser sur la barre métallique qui eût facilité sa descente.

À ce moment-là, je ne pouvais deviner la raison de sa soudaine hésitation. Mais depuis lors, j'en suis venu à penser que ce fut à cet instant précis qu'elle dut mesurer à quel point notre monde était différent de celui dans lequel elle avait vécu avec son père pendant les nombreuses années où ils avaient voyagé ensemble, de tout ce qu'ils avaient vu : Florence dans sa splendeur estivale, Venise et ses canaux, Paris du haut des marches du Sacré-Cœur. Comment tout ce que Chatham avait à offrir aurait-il pu soutenir la comparaison ?

Quelque chose, finalement, lui redonna de l'impulsion. Peut-être la nécessité, le fait que la mort récente de son père ne lui laissait pas le choix. Ou l'espoir

qu'elle pourrait, somme toute, mener sa vie parmi nous. Je ne le saurai jamais. Quoi qu'il en soit, elle prit une profonde inspiration, agrippa la barre en métal, descendit par le marchepied et sortit dans la quiétude d'une petite ville côtière où jamais aucun grand artiste n'avait vécu, ni aucun grand événement n'avait eu lieu, excepté ceux imposés par les soudaines tempêtes et les tortueux caprices des temps géologiques.

Ce fut mon père qui l'accueillit à sa descente du car. C'était le directeur de Chatham School, un homme de taille moyenne, mais si expansif et si débordant d'autorité qu'il passait pour plus grand qu'il n'était. Sur l'une des nombreuses photos que j'ai de lui à cette époque, laquelle est imprimée dans l'album annuel de 1926 de Chatham School, il est assis derrière son imposant bureau en chêne, les mains posées sur le plateau ciré, les yeux braqués sur l'objectif. C'était alors la pose traditionnelle de l'homme respectable et accompli, qui lui donnait l'air plutôt sévère, voire un peu dur, alors qu'il n'en était rien. Au contraire, les souvenirs que j'ai de lui alors sont, le plus souvent, ceux d'un homme joyeux, expansif, d'un abord énergique et affable, peu coléreux, plutôt enclin au pardon, dont les émotions transparaissaient toujours dans son regard. « C'est le cœur qui compte, Henry », m'a-t-il dit peu avant sa mort, principe qu'il avait souvent eu l'occasion d'énoncer au fil des années, quoique sans jamais réellement s'y conformer. Car assurément, de tous les hommes que j'ai connus, il fut le moins esclave de la passion. Devenu vieux à présent, il m'est difficile de concevoir comment, dans ma jeunesse, j'en étais venu à le mépriser autant.

Pourtant, oui, je le méprisais. En silence. En secret. Sans jamais rien laisser paraître de la piètre estime en

laquelle je le tenais, si bien que je devais passer pour un fils très obéissant, sujet à la mélancolie, mais par ailleurs tout à fait normal, secoué par rien de plus sombre que les ordinaires tempêtes de l'adolescence. Quand je repense à lui, ce qui m'arrive souvent, je n'en reviens pas de voir qu'il en savait tant sur Cicéron et Thucydide, et si peu sur le garçon qui vivait dans la chambre à l'étage.

Ce jour-là, dans la matinée, s'avisant que je me prélassais dans la balancelle sous la véranda, il m'avait considéré d'un air désapprobateur et dit :

– Quoi, tu n'as rien à faire, Henry ?

Je haussai les épaules.

– Eh bien, viens avec moi, dans ce cas, reprit-il.

Il dévala les marches et fila jusqu'à la voiture, une bonne vieille Ford dont les phares jaillissaient telles de petites cornes.

Je me levai, parcourus le même chemin que mon père, montai en voiture et me drapai dans le silence tandis qu'il sortait de l'allée, une légère aigreur imprégnant mon visage, seule forme de rébellion que je pouvais me permettre.

Mon père roula lentement en ville, ce qui ne l'empêchait pas de ralentir à l'approche de piétons ou de chevaux. Il adressa un signe de tête à Mme Cavanaugh qui sortait de chez Warren, le marchand de couleurs, donna un coup d'avertisseur en voyant Davey Bryant poursuivre un peu trop agressivement Hattie Shaw autour du phare.

À l'époque, Chatham n'était guère plus qu'une longue rue bordée de magasins. Il y avait Mayflower's, une épicerie-bazar, la boutique de vêtements pour hommes de M. Thompson, ainsi que la pharmacie de M. Benchley, où ces messieurs pouvaient passer dans l'arrière-

salle pour savourer un verre d'alcool prohibé, sans jamais toutefois atteindre l'état d'ébriété. Mme Jessup tenait une pension tout au bout de la grand-rue, et Mlle Hilliard une petite école de « danse, théâtre et piano » à laquelle personne, ou presque, ne s'inscrivit jamais, de sorte qu'elle tirait sa principale source de revenus de la vente de gâteaux et de tartes faits maison, ainsi que d'heures de ménage qu'elle effectuait chez plusieurs familles aisées qui venaient passer l'été dans de vastes demeures baignées de soleil au bord de la baie. Pour qui voyait les choses de loin, Chatham pouvait paraître idyllique ; pour moi, c'était une prison, avec ses bâtisses se dressant telles de hautes murailles infranchissables, ses cours et ses jardins éparpillés autour de moi comme autant de champs entourés de barbelés.

Mon père ne ressentait rien de tout cela, bien entendu. Jamais nul homme ne fut mieux adapté que lui à la vie de province. Parfois, sans raison apparente, il partait de chez nous et marchait jusqu'au centre du bourg, bavardant avec tous ceux qu'il croisait en chemin, parlant généralement du temps qu'il faisait ou de son jardin, de n'importe quoi pour peu que cela permette que le flot de paroles ne se tarisse pas, comme si ces conversations insignifiantes étaient le lubrifiant des rouages de la vie, le *numen* des Romains, cette substance divine qui nous unit et nous soutient.

En cet après-midi d'août, mon père semblait presque guilleret tandis qu'il traversait la ville, puis s'engageait dans la côte qui grimpait jusqu'à la façade blanche de l'église. Pour cette raison, je devinai qu'il se tramait quelque chose. Il avait toujours l'air plus heureux quand il s'apprêtait à faire une bonne action.

– Tu te souviens de ce professeur dont je t'ai parlé ?

me demanda-t-il comme nous passions devant chez le marchand de couleurs. Qui vient d'Afrique ?

J'acquiesçai sans enthousiasme, me rappelant vaguement qu'il avait fait allusion à cette personne, un soir, pendant le dîner.

– Eh bien, elle arrive cet après-midi. Par le car de Boston. Je compte sur toi pour lui réserver un bon accueil.

Nous atteignîmes l'arrêt d'autocar quelques minutes plus tard. Mon père se posta près du poteau blanc, tandis que je flânais jusqu'aux marches de l'église, me laissais tomber sur celle du bas, et sortais de la poche revolver de mon pantalon le livre que je lisais alors.

Une demi-heure plus tard, j'étais plongé dans ma lecture, perdu dans les tourbillons de poussière des Thermopyles, quand le car finit tout de même par arriver. Je restai à ma place, parfaitement conscient que mon père eût préféré que j'accoure pour saluer le nouveau professeur. Il va de soi que j'étais déterminé à n'en rien faire.

Ainsi, j'ignore comment il réagit au moment où il vit Mlle Channing descendre de l'autocar, cet après-midi-là, car, de là où je me trouvais, je ne voyais pas son visage. Ce que je sais, en revanche, c'est combien elle était belle et combien sa gorge était d'une blancheur immaculée contre le col lie-de-vin de sa robe. J'ai toujours voulu croire que, à l'instant où elle mit le pied hors de l'intérieur gris du car, quand ses traits furent soudain capturés par l'éclatante lumière de l'été, quand son regard s'arrêta sur mon père avec la mystérieuse intensité que moi-même y percevais, qu'à cet instant-là, dans ce silence-là, il eut le souffle coupé.